



## Front des Alpes Octobre 1944 Octobre 1945

**E**nsuite ce sera le front des Alpes et le Nord de l'Italie, avec un régiment que nous avons reformé : le 99<sup>e</sup> R.I.A. (Régiment d'Infanterie Alpine).

La 1<sup>ère</sup> division alpine FFI était sous les ordres du lieutenant-colonel VALLETTE D'OSIA.

La 5<sup>ème</sup> demi-brigade alpine FFI qui en fait partie est constituée le 1<sup>er</sup> octobre 1944, et le chef de bataillon HUBERT de SURY d'ASPREMONT (alias : Souris) ex-1<sup>er</sup> bataillon ORA de l'Ain en prend le commandement le 6 Octobre 1944. Le 16 décembre 1944 la 5<sup>ème</sup> demi-brigade devient le 99<sup>ème</sup> RIA dont le lieutenant-colonel de SURY est confirmé dans ses fonctions, (il deviendra colonel commandant puis commandeur de la légion d'honneur) son successeur est le colonel LAMOTHE à la date du 17 septembre 1945.

Pourquoi les Alpes ? : Le maréchal de LATTRE DE TASSIGNY avec ses troupes franco-américaines libéraient la France, depuis le midi en remontant la vallée du Rhône (opération ANVIL DRAGOON **(a)** 15/08/1944) sans s'occuper des Alpes, et c'est pour cela que nous avons été envoyés là-bas.

**(a)** A l'origine appelée Anvil (enclume), le nom a été changé en Dragoon par Winston Churchill car il était contre ce débarquement mais a été forcé (dragooned)

Nous arrivons pour une occupation à Saint Sigismond (près d'Alberville), nous occupons des espèces de chalets qui étaient avant-guerre une colonie de vacances.

Dans nos périodes de repos nous allions à Albertville avec quelques camarades et nous nous arrêtions dans une pâtisserie salon de thé, pour déguster une boisson chaude, et la jeune serveuse était devenue une amie. Je l'appelais « ma petite chocolatière », et elle est devenue par la suite ma marraine de guerre.

Je me souviens qu'entre les chalets, nous échangeons avec des camarades d'une autre compagnie (compagnie DULAC) des paquets de cigarettes : Job, Philip Moris, et aussi du tabac qui était très fin : du Chablis ; et dans les vergers nous ramassions des noix.

Après quelques jours de repos, il fallut aller prendre position sur le front. Je me rappelle que dans une cour, et sous la pluie, tous au garde à vous, le lieutenant- colonel Jean VALLETTE d'OSIA, depuis devenu général, nous fit un discours en nous répétant toujours les mêmes paroles : « jusqu'ici vous en avez bavé, vous en bavez, et vous en baverez encore » Ce qui nous avait refroidi. Nous sommes donc partis en direction de Bourg-Saint-Maurice, et dans la nuit, à pieds et en silence, après avoir traversé Séez, nous avons pris la direction du Petit Saint-Bernard pour l'occuper, ainsi que le Creux des Morts, la Redoute, le Mont Pourri, puis le Combottier (où la compagnie cantonnait), et en face de nous les allemands étaient sur le Clapet. Nous étions camouflés dans des trous de montagne que nous appelions des casemates, dans lesquelles nous couchions à même le sol et l'hygiène n'en parlons pas. Les vêtements commençaient à s'user, les souliers aussi. Le froid, l'humidité, le

déséquilibre alimentaire, le manque de sommeil, influaient sur la santé physique et morale des alpins ! Les Allemands étaient peut-être au courant, et ils n'hésitèrent pas à envoyer des obus contenant des tracs incitant les soldats français à la désertion ! (pour ma part je n'ai pas vu ces tracts, mais j'en ai entendu parler).

Dans le quart en ferraille qui nous permettait de boire aux fontaines des villages, on nous faisait avaler de l'eau de vie rhumée avant l'aller à l'attaque (c'était plutôt un tord boyaux et cela nous excitait)

Je me souviens d'être allé aux avants postes avec mon F.M. (Fusil Mitrailleur) avec des chaussures percées, et couché dans la neige pour ne pas être vu. Car bien sur ce n'était pas de l'amusement, nous étions bombardés sans arrêt avec des mortiers, et les morts et les blessés on sait ce que c'est. Un jour, j'ai vu un jeune camarade la poitrine ouverte avec un mortier, il devait être de la Dombes, ce jour-là, un éclat m'a passé près d'une oreille, je l'ai gardé et ramené chez mon père après la guerre, depuis il a disparu.

Après un certain temps, nous avons été relevés par d'autres compagnies et nous nous sommes retrouvés en repos pour quelques jours à Saint Sigismond. Et c'est dans cette ville que nous avons reçu ordre de nous mettre en tenue pour aller défiler à Albertville devant le général de GAULLE et de LATTRE DE TASSIGNY qui passaient en revue les armées alpines. (05/11/1944)

Puis, sans permission, j'ai pris l'initiative de m'échapper pour venir faire un tour à Bourg pour revoir mon père. En gare d'Albertville je me suis caché dans une guérite de wagon de marchandises qui partait sur Bourg-en -Bresse,

et je dois dire que j'avais avec moi mon paquetage et mon fusil dont je ne me séparerai pas, car pendant ces périodes troubles c'était plus prudent. Je suis arrivé en gare de Bourg la nuit, et j'ai passé celle-ci couché par terre dans la salle des pas perdus. Je n'ai presque pas dormi, car le dos me faisait mal. Bien sûr ! J'avais caché mon fusil sous moi. A l'aube je suis parti à pieds route Saint-Etienne-du-Bois voir mon père, avec lequel j'ai passé une journée et une nuit et au petit matin il fallait déjà repartir en gare. Et là ! Grosses surprises : pas de train en direction de Lyon car je devais rejoindre Briançon. Entre Bourg et Lyon, la voie de chemin de fer était dans l'eau, car il y avait des inondations dans la Dombes, et ce n'est qu'en fin de journée que j'ai réussi à prendre un train en passant par Ambérieu-en-Bugey, Lyon et ensuite Grenoble et Briançon. Lorsque je suis arrivé dans mon secteur, l'accueil a été houleux, car on était sur le point de demander à la gendarmerie de faire des recherches et de me porter déserteur. Mais après mes explications et suite à leur enquête sur mes déclarations, tout s'est bien arrangé.

Nous sommes donc sur le front, à Briançon où nous occupons : la caserne PRYTANÉ MILITAIRE, caserne DEVAUX et caserne du général COLAUD.

Le service médical (infirmerie régimentaire) occupe d'anciens sanatoriums, dont « les Terrasses », au début de la route du Lautaret.

En plus du 99<sup>ème</sup> R.I.A., d'autres régiments arrivent, le 159<sup>ème</sup> R.I.A., ainsi que des tirailleurs marocains. L'état-major est installé au Grand Hôtel. Nous restons là quelques temps à faire des exercices. Je me souviens

qu'un jeune, en lançant une grenade à manche, est parti avec, jusque dans la Durance qui coulait dans un ravin à côté (le corps n'a pas été retrouvé).

Sur le front, j'ai retrouvé Paul BÉTHUNE, militaire de carrière, marié à ma cousine Marie BORNEAT, il avait le grade de capitaine et commandait la section d'éclaireurs skieurs. Après la guerre et en fin de carrière ; ils sont partis tous les deux au Maroc à Oujda, où ils tenaient un boîte de nuit, depuis ils sont décédés.

A la frontière italienne, se trouvent des forts militaires que les allemands et italiens bombardent sans arrêt avec des obus de 420 mm ; ces forts que nous appelons des gondrans : A. B. C. D. L'un d'eux a été bombardé, là aussi il y eu des morts et des blessés.

Et puis un beau jour d'avril 1945, sac sur le dos, ceinturon avec cartouchière, avec comme arme une mitraillette STEN et un fusil anglais à canon scié, nous attaquons et nous pouvons entrer en Italie par les montagnes. Les véhicules s'engagent par le col du Montgenèvre, et c'est là où j'ai vu une ambulance sautée sur une mine.

Une fois sur ce territoire, nous avons fait la jonction avec des maquisards italiens, et nous avons délivré les villes de Césana (Césane), Suza (Suze), et Torino (Turin). Puis nous les avons occupées pour protéger la population. La région était très endommagée par les faits de guerre et les bombardements.

**P**uis ce fut le retour en France pour du repos, en Savoie : région Alberville, Françin, Montmélian, et Challes les Eaux.

- Le 1<sup>er</sup> Avril 1945, je suis nommé soldat 1<sup>ère</sup> classe,
- Ma permission de détente exceptionnelle et libérable fut signée en octobre 1945 par le commandant BRÉDEAU, chef d'Etat-Major du 99<sup>e</sup>R.I.A.
- Et solde de tout compte me fut réglé jusqu'au 3 décembre 1945, et certifié par le capitaine Louis ROIGT.
- Je fus démobilisé le 4 Décembre 1945 à Montmélian en Savoie.

**A** la fin de la guerre, je fais un stage à l'infirmierie régimentaire, où je passe mon caducée d'infirmier militaire. J'étais surnommé le « cobaye », car tous les nouveaux vaccins ou piqûres étaient en priorité pour moi, afin de m'immuniser car j'étais nouveau au service sanitaire.

Le personnel était le suivant :

- ❖ Médecin chef : médecin capitaine Jean CAUSSE
- ❖ Médecin : lieutenant SÉLOSSE
- ❖ Chirurgien-dentiste : lieutenant Pierre-André. RICHTER (chez qui j'ai travaillé après la guerre pendant 3 ans à Paris 17<sup>ème</sup>, comme assistant)
- ❖ Pharmaciens :
  - adjudant Émile DÉCRÉAU  
(Après-guerre tenait une pharmacie à Bourbon-Lancy -71-)
  - adjudant BRIAXIS
- ❖ Infirmières :
  - Odette MANGALTE,
  - Marie-Thérèse CHAPUIS (que j'ai revue il y a 3 ans, mariée avec Monsieur BOUTARIN, pharmacien retraité à Saint Jeoire en Faucigny, Haute Savoie),
  - L. FRANCOMME

**U**n soir de Noël, pendant ce séjour à l'infirmerie régimentaire, une messe a été célébrée par l'aumônier du régiment et nous voulions que le minuit chrétien soit chanté par notre médecin chef, le capitaine Jean CAUSSE qui avait une belle voix ; mais celui-ci ne voulait rien entendre, car il était de religion protestante.

Mais quelle ne fut pas notre surprise pendant le cours de la messe, d'entendre ce minuit chrétien que nous avions demandé, et chanté par notre capitaine ! Il avait une voix à faire vibrer les murs de la salle qui nous servait de chapelle dans le bâtiment « les terrasses ».

Ce fut notre cadeau de Noël.

L'aumônier militaire était  
le sous-lieutenant Jean LALOU  
(Information recueilli auprès du Dr RICHTER).